Film d'art PHOCÉA

LES MYSTÈRES DE PARIS

GRAND ROMAN D'AMOUR ET D'AVENTURES

— FEUILLETON N° 20 —

Adaptation du texte d'Eugène SUE par M. Marcel Allain

Mise en scène par M. Charles Burguet

Résumé des feuilletons précédents

Après avoir accompli un premier acte de justice en punissant un bandit « Le Maître d'Ecole », le prince Rodolphe de Gérolstein continue à Paris l'œuvre bienfaisante qu'il s'est assignée en rachat d'une faute de jeunesse. Aidé de son fidèle chancelier Murph, il cherche à pénétrer le mystère de la naissance d'une jeune fille, qu'il a retirée du ruisseau « La Goualeuse ». Il recherche également un jeune homme François Germain, fils d'une vieille dame, dont le mari, forçat évadé, s'était emparé et avait tenté d'entraîner dans le crime avec lui. Déguisé en ouvrier, Rodolphe loue une petite chambre dans un immeuble dont les concierges sont M. et Mme Pipelet. Par cette dernière, il apprend tout ce qui se passe dans l'immeuble et assiste dès son arrivée à un mystérieux rendez-vous d'amour.

De son côté à la ferme de Bougueval où elle a été confiée à une vieille dame «Fleur de Marie» l'ex « Goualeuse » pleure en souvenir de son triste passé.

QUATRIÈME CHAPITRE

LE MÉNAGE PIPELET

XII

IDYLLE

Deux heures plus tard, en compagnie du bon curé d'Arnouville, Fleur-de-Marie avait gagné les champs et, assise à l'ombre d'un fourré, effectuait diligemment un travail de couture quand, soudain, elle fondait en larmes.

Mme Suzanne BIANCHETTI
dans le rôle de la marquise d'Harville
(Photo Rhama).

Etonné, l'excellent prêtre la regardait :

— Qu'avez-vous donc, mon enfant ?...

— Mon père, je suis bien malheureuse !...

— Malheureuse ? Vous... maintenant malheureuse ?...

— Je sais que je n'ai pas le droit de me plaindre de mon sort, après tout ce qu'on a fait pour moi... et pourtant...

— Et pourtant ?

— Ah ! mon père, pardonnez-moi ces chagrins, ils offensent peut-être mes bienfaiteurs ?

— Ecoutez, Marie, nous vous avons souvent demandé le motif de la tristesse dont vous êtes quelquefois accablée, et qui cause à votre seconde mère de vives inquiétudes... Vous avez évité de nous répondre ; nous avons respecté votre secret en nous affligeant de ne pouvoir soulager vos peines.

— Hélas ! mon père, je ne puis vous dire ce qui se passe en moi. Ainsi que vous, tout à l'heure, je me suis sentie émue à l'aspect de cette soirée calme et triste... mon cœur s'est brisé... et j'ai pleuré...

— Mais qu'avez-vous, Marie ? Vous savez combien l'on vous aime... Voyons, avouez-moi tout. D'ailleurs, je puis vous dire cela : le jour approche où Mme Georges et M. Rodolphe vous présenteront aux fonts du baptême, en prenant devant Dieu l'engagement de vous protéger toujours.

— M. Rodolphe ? Lui... qui m'a sauvée !... s'écria Fleur-de-Marie en joignant les mains, il daignera me donner cette nouvelle preuve d'affection ! Oh ! tenez, je ne vous cacherai rien, mon père, je crains trop d'être ingrate...

— Ingrate, et comment ?

— Pour me faire comprendre, il faut que je vous parle des premiers jours où je suis venue à la ferme.

— Je vous écoute ; nous causerons en marchant.

— Vous serez indulgent, n'est-ce pas, mon père, ce que je vais vous dire est peut-être bien mal...

— Le Seigneur vous a prouvé qu'il était miséricordieux. Prenez courage !..

— Lorsque j'ai su, en arrivant ici, que je ne quitterais pas la ferme et Mme Georges, dit Fleur-de-Marie après un moment de recueillement, j'ai cru faire un beau rêve. D'abord, j'éprouvais comme un étourdissement de bonheur ; à chaque instant, je songeais à M. Rodolphe. Bien souvent, toute seule et malgré moi, je levais les yeux au ciel comme pour l'y chercher et le remercier. Enfin... je m'en accuse, mon père... je pensais plus à lui qu'à Dieu ; car il avait fait pour moi ce que Dieu seul aurait pu faire. J'étais heureuse... heureuse comme quelqu'un qui a échappé pour toujours à un grand danger. Vous et Mme Georges, vous étiez si bons pour moi, que je me croyais plus à plaindre... qu'à blâmer...

Le curé regarda la Goualeuse avec surprise ; elle continua :

— Peu à peu, je me suis habituée à cette vie si douce : Je n'avais plus peur en me réveillant, de me retrouver chez l'ogresse ; je me sentais, pour ainsi dire, dormir avec sécurité ; toute ma joie était d'aider Madame Georges... et aussi de profiter de vos exhortations. Sauf quelques moments de honte, quand je songeais au passé... je me croyais l'égale de tout le monde, parce que tout le monde était bon pour moi, lorsqu'un jour...

Ici, les sanglots interrompirent Fleur-de-Marie.

— Voyons, calmez-vous, pauvre enfant, courage ! et continuez.

La Goualeuse, essuyant ses yeux, reprit :

— Vous vous souvenez, mon père, que, lors des fêtes de la Toussaint, Mme Dubreuil, fermière de M. le Duc de Lucenay, à Arnouville, est venue ici passer quelque temps avec sa fille ?

— Sans doute, et je vous ai vue avec plaisir faire connaissance avec Clara Dubreuil, elle est douée des meilleures qualités.

— C'est un ange, mon père... un ange... Quand je sus qu'elle devait venir, je ne songeais qu'au moment où je verrais cette compagne si désirée. Enfin, elle arriva. J'entrai dans le salon, mon cœur battait; Mme Georges, me montrant cette jolie jeune personne, me dit : « Marie, voilà une amie pour vous ». — « Et j'espère que vous et ma fille serez bientôt comme deux sœurs », ajouta Mme Dubreuil. A peine sa mère avait-elle dit ces mots, que Mlle Clara accourut m'embrasser... Alors, mon père, dit Fleur-de-Marie en pleurant, je ne sais ce qui se passa tout à coup en moi... mais quand je sentis le frais visage de Clara s'appuyer sur ma joue flétrie... ma joue est devenue brûlante de honte... de remords... je me suis souvenue de ce que j'étais... Moi !... moi, recevoir les caresses d'une jeune personne si honnête !...

— Mais, mon enfant...

— Ah ! mon père, s'écria Fleur-de-Marie en interrompant le curé avec une exaltation douloureuse, avant l'arrivée de Mlle Clara, lorsque ces pensées me tourmentaient, je m'étourdissais en tâchant de contenter Mme Georges et vous, mon père... Si je rougissais du passé, c'était à mes propres yeux... Mais la vue de cette jeune personne de mon âge, si charmante, si vertueuse, m'a fait songer à la distance qui existerait à jamais entre elle et moi... Pour la première fois, j'ai senti qu'il est des flétrissures que rien n'efface... Depuis ce jour, cette pensée ne me quitte plus. Malgré moi, je m'y appesantis sans cesse.

La Goualeuse essuya ses yeux remplis de larmes.

Après l'avoir regardée pendant quelques instants avec une tendre commisération, le curé reprit :

— Réfléchissez donc, mon enfant, que si Mme Georges voulait vous voir l'amie de Mlle Dubreuil, c'est qu'elle vous savait digne de cette liaison par votre bonne conduite. Les reproches que vous vous faites s'adressent presque à votre seconde mère.

— Je le sais, mon père, j'avais tort, sans doute, mais je ne pouvais surmonter ma honte et ma crainte. On lui avait fait un lit dans ma chambre. Le premier soir, avant de se coucher, elle m'embrassa et me dit qu'elle m'aimait déjà, qu'elle se sentait beaucoup d'attrait pour moi ; elle me demanda de l'appeler Clara, comme elle m'appellerait Marie. Ensuite, elle pria Dieu en me disant qu'elle joindrait mon nom à ses prières si je voulais joindre son nom aux miennes. Je n'osai pas lui refuser cela. Après avoir encore causé quelque temps, elle s'endormit ; moi, je ne m'étais pas couchée ; je m'approchai d'elle ; je regardais en pleurant sa figure d'ange ; et puis, en pensant qu'elle dormait dans la même chambre que moi... que moi, qu'on avait trouvée chez l'ogresse avec des voleurs et des assassins... je tremblais encore comme si j'avais commis une mauvaise action ; j'avais de vagues frayeurs... Oh ! quelle nuit !... mon Dieu ! quelle nuit ! quels rêves ! dit la Goualeuse en frémissant encore à ce souvenir.

— Pauvre Marie ! reprit le curé avec émotion, que ne m'avez-vous plus tôt fait ces tristes confidences ! Je vous aurais rassurée... Mais continuez.

— Je m'étais endormie bien tard ; Mlle Clara vint m'éveiller en m'embrassant. Pour vaincre ce qu'elle appelait ma froideur et me prouver son amitié, elle voulut me confier un secret : elle devait s'unir, lorsqu'elle aurait dix-huit ans accomplis, au fils d'un fermier de Goussainville, qu'elle aimait tendrement ; le mariage était depuis longtemps arrêté entre les deux familles. Ensuite, elle me raconta en peu de mots sa vie passée... Elle n'avait jamais quitté sa mère, elle ne la quitterait jamais, car son fiancé devait partager l'exploitation de la ferme avec M. Dubreuil « Maintenant, Marie, me dit-elle, vous me connaissez comme si vous étiez ma sœur, racontez-moi donc votre enfance »... A ces mots, je crus mourir de honte... je rougis... je balbutiai. J'ignorais ce que Mme Georges avait dit de moi ; je craignais de la démentir... Alors, Clara, bien plus par intérêt que par curiosité, me demanda comment se nommait mon père ? Elle me demanda surtout si je me rappelais d'avoir vu ma mère. Chacune de ses questions m'embarrassait autant qu'elle me peinait ; car il me fallait y répondre par des mensonges, et vous m'avez appris, mon père, combien il est mal de mentir... O mon père ! vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert dans ce premier entretien ! Combien il me coûtait de ne pas dire une parole qui ne fût hypocrite et fausse...

Hélas ! n'était-elle pas attendrissante, la douleur si sincère de Fleur-de-Marie ? Et celle-là qui avait le cœur assez pur pour la ressentir et l'éprouver cette douleur, ne prouvait-elle pas, par ses propres sentiments, que ce passé qu'elle croyait ineffaçable, n'avait pas cependant eu d'emprise sur son cœur ?

M. P. GUIDÉ
dans le rôle du marquis d'Harville
(Photo Rhama).

XIII

LE BAL

Quel que fût le désir du prince Rodolphe d'échapper aux obligations mondaines inhérentes à son rang souverain, force lui était, parfois, de sacrifier à ces nécessités...

Ce jour-là, en quittant la maison de la rue du Temple, Rodolphe soupirait :

— Dire qu'il faut que j'aille au bal, ce soir !

A onze heures, en effet, un suisse en grande livrée ouvrait la porte d'un hôtel de la rue Plumet, pour laisser sortir une magnifique berline bleue attelée de deux superbes chevaux gris ; l'on pouvait y voir Rodolphe, assis à droite, ayant à sa gauche le baron Graunn, et devant lui, le fidèle Murph.

— Je suis tout heureux, dit Rodolphe, des bonnes nouvelles que Mme Georges me donne sur ma pauvre petite protégée de la ferme de Bougueval. Et à propos de la Goualeuse, avouez, sir Walter Murph, ajoutait Rodolphe en souriant, que si l'une de vos mauvaises connaissances de la Cité vous voyait ainsi déguisé, vaillant charbonnier... elle serait furieusement étonnée ?

— Mais je crois, monseigneur, que Votre Altesse causerait la même surprise si elle voulait aller ce soir rue du Temple, faire une visite d'amitié à Mme Pipelet, dans l'intention d'égayer un peu la mélancolie de ce pauvre Alfred... victime de l'infernal Cabrion !

— Votre Altesse, est, j'ose l'espérer, satisfaite des indications de mon agent secret ? Cette maison de la rue du Temple a complètement répondu à l'attente de monseigneur ? interrogea le baron.

— Oui !... dit Rodolphe, j'ai même trouvé là plus que je n'attendais...

— Ainsi, Votre Altesse, dit Murph, ne doute plus maintenant que ce ne soit Polidori qu'elle ait retrouvé rue du Temple ?

— Je n'en doute plus, puisque vous avez été prévenu qu'il était à Paris depuis quelque temps...

— J'avais oublié, ou plutôt omis, de vous parler de lui, monseigneur, dit tristement Murph, parce que je sais combien le souvenir de cet homme est odieux à Votre Altesse...

Les traits de Rodolphe s'assombrirent de nouveau ; plongé dans de tristes réflexions, il garda le silence jusqu'au moment où la voiture entra dans la cour de l'ambassade dont toutes les fenêtres brillaient, éclairées, dans la nuit noire.

Rodolphe était alors âgé de trente-six ans. Il allait si peu dans le monde, que son arrivée produisit une certaine sensation, lorsqu'il parut dans le premier salon de l'ambassade, accompagné de Murph et du baron de Graunn, qui se tenaient à quelques pas derrière lui. Un attaché, chargé de surveiller sa venue, alla aussitôt en avertir la comtesse et son mari.

Après les propos d'usage, Rodolphe offrit son bras à l'ambassadrice, et entra avec elle dans les autres salons, pendant que le comte s'entretenait avec le baron de Graunn et Murph qu'il connaissait depuis longtemps. Puis ils passèrent dans un féerique jardin d'hiver.

Qu'on se figure, aboutissant à une longue et splendide galerie, une cage vitrée d'une extrême légèreté et façonnée en voûte dont les murailles sont recouvertes d'une infinité de glaces sur lesquelles se croisent les petits losanges verts d'un treillage de jonc à mailles très serrées. Cinq ou six énormes massifs d'arbres et d'arbustes de l'Inde ou des tropiques, plantés dans de profonds encaissements de terre de bruyère, sont environnés d'allées marbrées d'une charmante mosaïque de coquillages et assez larges pour que deux ou trois personnes puissent s'y promener de front. Il est impossible de peindre l'effet que produisait, en plein hiver, et pour ainsi dire au milieu d'un bal, cette riche et puissante végétation exotique...

— En vérité, madame, je n'aurais pas cru une telle merveille possible, s'écria Rodolphe. Ce n'est plus seulement un grand luxe joint à un goût exquis, c'est de la poésie en action. Au lieu d'écrire comme un poète, de peindre comme un grand artiste, vous créez ce qu'ils oseraient à peine rêver.

— Les louanges de Votre Altesse sont d'autant plus dangereuses qu'étant infiniment spirituelles, on les écoute malgré soi avec un plaisir extrême. Mais regardez donc, monseigneur, quelle charmante jeune femme ! La Marquise d'Harville n'est-elle pas ravissante de grâce ? Ne gagne-t-elle pas encore au contraste de la sévère beauté qui l'accompagne ?

La comtesse Sarah Mac-Grégor et la marquise d'Harville descendaient en ce moment les quelques marches qui, de la galerie, conduisaient au jardin d'hiver. Les louanges adressées à Mme d'Harville par l'ambassadrice n'étaient pas exagérées. Rien ne saurait donner une idée de cette figure enchanteresse où s'épanouissait alors dans sa fleur la plus délicate beauté ; le teint de Mme d'Harville était d'une éblouissante pureté ; de longue boucles de cheveux châtain clair effleuraient ses épaules arrondies, fermes et lustrées. On peindrait difficilement l'angélique bonté de ses grands yeux gris, frangés de cils noirs.

Le genre de beauté de la comtesse Sarah Mac-Grégor faisait encore valoir la marquise d'Harville. Agée de trente-cinq ans environ, Sarah paraissait à peine en avoir trente.

Sans un léger embonpoint qui donnait à sa taille, plus grande, mais moins svelte que celle de Mme d'Harville, une grâce voluptueuse, Sarah brillait d'un éclat tout juvénile ; ses yeux étaient ardents et noirs, son nez aquilin, ses lèvres rouges, hautaines, exprimaient l'orgueil et la résolution.

La marquise et Sarah avaient aperçu Rodolphe dans le jardin d'hiver, au moment où elles descendaient, mais le prince ne parut pas les voir.

— Le prince est si occupé de l'ambassadrice, dit Mme d'Harville à Sarah, qu'il n'a pas fait attention à nous...

— Ne croyez pas cela, ma chère Clémence, répondit la comtesse, qui était tout à fait dans l'intimité de Mme d'Harville, le prince nous a, au contraire, parfaitement vues, mais je lui ai fait peur... Sa bouderie dure toujours.

— Moins que jamais, je comprends son opiniâtreté à vous éviter ; souvent, je lui ai reproché l'étrangeté de sa conduite envers vous... une ancienne amie.... « La comtesse Sarah et moi, nous sommes ennemis mortels », m'a-t-il répondu en plaisantant.(1)

(1) L'amour de Rodolphe pour Sarah, et les événements qui succédèrent à cet amour remontant à dix-sept ou dix-huit ans, étaient complètement ignorés dans le monde ; Sarah et Rodolphe étaient l'un et l'autre aussi intéressés à cacher leur passé.

(A suivre).

Le quatrième épisode sera projeté à partir du vendredi 24 novembre, à Lille, au **CINEMA PRINTANIA**, rue d'Amiens, et au **PALACE CINEMA**, rue d'Iéna.

LES AVANT-PREMIERES

LA REINE DU CINÉMA

Cette Opérette Viennoise de Jean GILBERT va être créée au Théâtre de Lille

Voici qu'on nous annonce une « première » au Théâtre de Lille. « La Reine du Cinéma », opérette Viennoise dont la musique est de M. Jean Gilbert, l'auteur de la « Chaste Suzanne », œuvre bien connue du même genre, va nous être donnée. Ce sera d'ailleurs sa première représentation en France. Comme interprètes des rôles principaux : « Délia » et « Victor de Gardannes », cette opérette bénéficiera de deux de ses créateurs, lors de son apparition à Genève : Mlle Anna Martens, l'entraînante divette, et M. Chadal.

Avant que l'œuvre ne paraisse sur scène, nous voudrions en donner un aperçu à nos lecteurs, en une analyse succincte.

Mlle Anna MARTENS
créatrice du rôle de « Délia »

Opérette très animée, très joyeuse, « La Reine du Cinéma » comprend trois actes qui se peuvent résumer de la façon suivante :

1er *Acte*. — LES FIANÇAILLES D'ANNIE. — « C'est jour de fête et de ripaille », comme chante le chœur. Dame !... le sénateur américain, — car la chose se passe à Philadelphie, — Josias Clutterbuck, président de la Ligue contre le Cinéma, fiance sa fille à un certain Bobby Lopp, lequel, en cette circonstance solennelle, trouve le moyen d'être prodigieusement en retard. Si prodigieusement même, que, après lui avoir déjà soufflé son appartement au Palace-Hôtel, un certain baron Victor de Gardannes, lui souffle encore sa fiancée.

Dégoûtée du retard de Bobby, Annie, avec le consentement de Monsieur son papa, accorde en effet sa main au baron Victor de Gardannes qui l'a d'ailleurs délicieusement compromise en une certaine scène d'ascenseur qui est tout un poème. Et tout irait pour le mieux, sans l'arrivée de la belle Délia, la reine du Cinéma, dont le beau Victor était l'amoureux en titre.

Furieuse du « lâchage » dont elle est victime, Délia se vengera et du baron, et de son complice Clutterbuck, l'ennemi du Cinéma. Coup double, n'est-ce pas !...

2e *Acte*. — LA VENGEANCE DE DELIA. — Malgré les transes de Billy Halton, pauvre soupirant évincé de la reine du Cinéma, celle-ci a donné rendez-vous chez elle et à Victor de Gardanne et au Sénateur Clutterbuck.

Elle a trouvé une exquise vengeance !... Affolant à la fois et le beau Victor et le grotesque Sénateur, elle les fait filmer à leur insu en un film sensationnel qui les montre dans des positions ridicules.

Comble du scandale : Mme Clutterbuck et la pauvre Annie, convoquées pour la circonstance, ont été témoins de ces faits. Une rupture entre Annie et son fiancé, une paire de gifles que le Sénateur récolte de

M. CHADAL
créateur de « Victor de Gardannes »

sa douce moitié, et qui figure dans le film, sont la conséquence de la légèreté des deux principales victimes de Délia.

3e *Acte*. — L'AMOUR TRIOMPHE. — Le film « Clutterbuck », — comme on l'intitule, — obtient partout un immense succès. Succès de ridicule pour le pauvre Sénateur berné et qui ne sait plus où se fourrer. Même ses deux ex-gendres, Bobby et Victor se moquent de lui.

Quant à la pauvre Annie, elle aime toujours son petit baron. Et, puisque, le constant Billy Halton voit enfin sa flamme récompensée par Délia la belle, vous vous doutez bien que, de ce côté Victor de Gardannes épousera finalement la petite millionnaire. « On se boude, on se pardonne,... c'est la vie !... »

— A Genève où elle fut créée, l'œuvre obtint un succès considérable. Elle est chantante, agréable, amusante, nous assure-t-on. Et puis, n'a-t-elle pas pour porte-bonheur, sa jolie créatrice, Mlle Anna Martens, laquelle, paraît-il, est ravissante dans le rôle de « Délia ». En compagnie de M. Chadal, excellent comédien s'il en fut, cette artiste assurera à Lille, comme à Genève, le succès de la « Reine du Cinéma ».

V. B.

L'indemnité de 50 pour cent pour pertes de loyers

Léon Escoffier, député du Nord, a rappelé à M. le Ministre des Finances que la loi du 31 Mars 1922 relève les propriétaires d'une déchéance par eux encourue et ouvre pour eux, dans certaines conditions, le droit de demander à l'Etat le remboursement de 50 % des loyers qu'ils avaient perdus pendant la guerre. Il a également demandé si cette disposition de la loi permet à tous ceux qui n'ont jamais rien fait de faire aujourd'hui le nécessaire pour obtenir cette indemnité de 50 % ou bien si elle ne relève de la déchéance que ceux qui ont déjà fourni les pièces énoncées pour constater la perte des loyers ou bien si elle doit s'entendre dans le sens le plus large et si elle permet à tous ceux qui, par suite de retard pour quelque cause que ce soit, sont forclos, de commencer ou recommencer leurs formalités à ces fins, c'est-à-dire faire constater par décision judiciaire la perte ou l'abandon des loyers, la faire reconnaître par le locataire en cas d'exonération de plein droit ou amiable et former leur demande.

Le Ministre a répondu : Tous les bailleurs sans exception et, par conséquent, même ceux qui n'ont encore déposé aucune demande d'indemnité ou qui n'ont pas réglé la situation de leurs locataires, bénéficient de la prorogation accordée par l'article 5 de la loi du 31 Mars 1922.

Les directeurs départementaux de l'enregistrement ont, d'ailleurs, reçu des instructions, dès la mise en vigueur de cette loi, pour que ces dispositions soient interprétées dans le sens qui vient d'être indiqué.

Un grand festival permanent aura lieu à Calais en 1923

Un grand festival permanent, doté d'un crédit de 30.000 francs aura lieu à Calais, de juin à septembre 1923.

Organisé sous les auspices de la Commission municipale des fêtes, ce festival est ouvert à toutes les sociétés musicales françaises et étrangères (symphonies, fanfares, harmonies, orphéons, etc.).

GUIDE INDICATEUR LOUIS MASSON
LE PLUS PRATIQUE Consultez le Couverture rouge
LE MEILLEUR MARCHÉ DES HORAIRES DES TRAINS
EN VENTE PARTOUT DU NORD ET DE LA BELGIQUE

FEUILLETON DU 23 NOVEMBRE. — N° 43

FILM GAUMONT

LE FILS DU FLIBUSTIER

Grand Ciné-Roman

de

Louis FEUILLADE

ADAPTÉ PAR

PAUL CARTOUX

SEPTIEME EPISODE

LE JUSTICIER

Elle était sur une chaise ; la tête dans ses mains, elle essuyait ses larmes.

— Et maintenant, allons-nous-en, Jacques. Il ne faut pas que l'amour nous fasse perdre de vue que nous avons encore bien des missions délicates à accomplir.

Josette, curieuse et souriante, s'accrocha au bras de Jacques :

— Mais que faites-vous donc, tous les deux ?

« Vous me paraissez lancés dans des expéditions...

— On vous dira cela plus tard, ma chère Josette : nous avons l'air de garçons un peu fantasques, parce que nous faisons les choses les plus sérieuses en nous amusant ; mais, n'est-ce pas, toujours comme cela qu'il faut prendre la vie ?

« Vous verrez cela plus tard, quand nous serons ensemble.

« En attendant, je vous baise la main, je présente mes hommages à Mme Peroudil et lui souhaite l'heureux retour qu'elle mérite, et nous nous en allons avec le regret de vous laisser ainsi toutes deux un peu dans l'embarras, mais le devoir avant tout.

— Je vous admire, Jacques.

— Et je vous embrasse, souligna Pacoulin qui voyait, en effet, les deux jeunes gens échanger un baiser.

Tous deux s'en furent, laissant Mme Peroudil aux soins de Josette qui, le soir même, reconduisit, ainsi qu'elle l'avait promis, l'épouse volage vers le paisible chef de gare de la paisible station de Ventujol-les-Pins.

UN DEPART MANQUE

Le lendemain matin, à la première heure, Jacques et Pacoulin qui, la veille, avaient pris toutes les précautions nécessaires, étaient prêts à empêcher Meyrol d'atteindre Londres, selon le plan dressé en collaboration avec le docteur Perdonnel.

La besogne était plus plus difficile à accomplir qu'ils ne l'avaient cru.

Les quelques mots que les deux hommes échangeaient prouvaient pourtant qu'ils avaient bien étudié leur programme.

Pendant que Pacoulin terminait un copieux repas, Jacques l'interrogeait :

— Alors, c'est bien compris ? On peut compter sur ton camarade ?

— Comme sur moi-même. Tout a été arrangé et prévu, tout.

— Parce qu'il ne s'agit pas de réussir à moitié, Mayrol ne doit pas prendre son avion au Bourget à midi. Je me résume : je vais chercher Mayrol avec ma voiture, et toi, tu t'en vas sur la route du Bourget.

« Tu sais ce que tu as à faire ?

— Oui.

— Alors, allons-nous-en.

Pacoulin partit le premier.

Jacques monta dans sa voiture, et, comme il l'avait dit, alla chercher l'homme de confiance de son père.

Sur la route du Bourget, Pacoulin pédalait en compagnie d'un jeune homme blond revêtu d'un chandail, qui paraissait beaucoup plus à l'aise que le Méridional sur sa bicyclette.

Il faisait chaud.

Le secrétaire de Jacques, on ne sait pourquoi, avait gardé son vieux chapeau melon et, pour se protéger de l'insolation, avait glissé dessous un mouchoir blanc qui lui servait de couvre-nuque.

Tout en parlant avec bien des difficultés, il demandait à son complice :

— Tu sais, moi, je ne suis pas très adroit.

« Mais tu me promets que tu sauras t'y prendre pour simuler un accident ?

— Tu n'as rien à craindre, puisque je te dis que c'est un de mes anciens numéros de music-hall.

« Quand j'étais au cirque Pinder, je tombais sous un cheval attelé à une voiture, lancé au grand trot.

« J'ai fait cela plus de deux cents fois, et chaque fois j'étais applaudi... tiens, comme Sarah Bernhardt quand elle joue la *Dame aux Camélias*.

— Tâche de ne pas te faire amocher...

— Sois tranquille.

— Et plus cela sera bien fait, plus la prime sera forte !

— Je n'ai pas besoin de cet encouragement-là, moi, quand je travaille, c'est par amour de l'art !

Les deux hommes, tout en continuant de rouler, surveillaient la route, et commençaient à trouver le temps long, quand, dans le lointain, Pacoulin, qui avait bon œil, aperçut une auto qui marchait à vive allure.

Pacoulin poursuivit seul son chemin.

Son camarade revint sur lui-même, vers la voiture.

Lorsque Jacques vit arriver le cycliste, il ralentit légèrement, mais le plus naturellement du monde, et comme s'il était incapable de diriger mieux sa bicyclette, le pédard manœuvra de telle façon que le garde-boue de l'auto accrocha sa roue d'avant et qu'il fit une culbute sensationnelle.

Le saut et la chute firent pousser deux exclamations d'effroi au conducteur et au voyageur de l'auto, M. Mayrol.

Jacques s'arrêta aussitôt, descendit, s'empressa vers la victime qui ne bougeait pas.

— Pourvu que je ne l'aie pas tué, murmurait Jacques qui paraissait en proie à la plus violente émotion. Que faire, mon Dieu ! Il faut que j'aille chercher un médecin !

Mais Mayrol, qui n'avait qu'une préoccupation, prendre l'avion qui devait le conduire à Londres en temps utile, selon les instructions précises qu'il avait reçues, protesta, regarda sur la route, et dit :

— Il n'y a personne à l'horizon.

« S'il faut chercher un médecin dans toutes ces maisons de banlieue, nous allons perdre un temps inappréciable. J'ai mon *Goliath* à prendre.

« Emmenons le malheureux avec nous, ce n'est pas à dix minutes près, quand je serai sur le champ d'aviation vous partirez aussitôt et vous le ferez examiner par un docteur, et puis, à la gare du Bourget, il doit bien y avoir une infirmerie... »

Jacques joua au cœur indigné :

— C'est impossible ! Nous ne pouvons pas laisser un homme dans cet état agoniser ou sur la route ou dans ma voiture. Songez aux complications que nous aurions après...

M. Mayrol piétinait :

— Mais je vous en supplie, pensez à l'enjeu de cette course. Cet homme ne vaut pas les douze millions que je vais chercher !

— Je ne suis pas de cet avis. Il faut le sauver.

« D'ailleurs, nous ne pourrions pas faire cent mètres que nous aurions les gendarmes à nos trousses.

« Regardez, est-ce que ce ne sont pas eux qui viennent là-bas ? »

En effet, Pacoulin avait été avertir la maréchaussée qu'un accident s'était produit sur la route, selon le plan arrêté.

Dès qu'il fut en présence des représentants de l'autorité, Jacques exagéra encore son désespoir.

— C'est épouvantable ! Pauvre garçon... il est venu se jeter dans mes roues... Je vous assure que je ne suis pas responsable...

— Pas tant d'histoires, dit un gendarme, nous allons le transporter dans votre voiture à l'hôpital.

— Mais où ? dit Mayrol, inquiet.

— A Paris, il n'y a rien dans les environs.

L'homme d'affaires tressaillit.

— Non, pas à Paris, monsieur, c'est impossible ! Il faut que je prenne l'avion des Messageries à l'aérodrome ; si j'y vais à pied, je vais le manquer. Au moins laissez-moi...

— Pas d'explications.

« Vous partirez un peu plus tard, voilà tout.

« Vous ne pouvez pas fuir les responsabilités... »

Mais Mayrol ne l'entendait pas de cette oreille.

La bicyclette d'un des gendarmes était appuyée contre la voiture, il s'en empara, sauta dessus et s'enfuit.

Cris des gendarmes, le brigadier enfourcha le vélo qui restait et se lança derrière le banquier, cependant que le second policier, ému d'un si beau zèle, prit le pas de course à la suite de son chef.

Et, naturellement, Jacques Malestan mit l'automobile en marche et s'apprêta à suivre le gendarme.

Avant de partir, il se tourna vers sa victime.

— Vous pouvez vous relever, il n'y a pas de mal ?

— Rien du tout, monsieur, tout s'est bien passé

« Il faut vous dire que j'ai l'habitude.

« J'ai fait cela au Cirque Pinder plus de deux cents fois, et chaque fois que je le faisais, toute la salle croulait en applaudissements. »

— Tant mieux, mon brave, mais nous n'avons pas le temps de rappeler ces beaux souvenirs.

« Allons retrouver le groupe sympathique.

— Mais où est-il ce groupe ?

(A suivre).

Le 7e épis. sera projeté à partir du 24 nov. à l'écran du CASINO, pl. du Théâtre, à Lille.

6521